

d'elle un dernier regard d'angoisse, puis signa brusquement et éclata en sanglots.

— Prenez garde ! madame la comtesse, lui dit de Noiville à voix basse, on nous voit... on pourrait croire que vous m'épouser à contre-cœur et personne ne le comprendrait.

Ces mots galvanisèrent mademoiselle d'Esparre. Elle se redressa, releva la tête dans un mouvement de fierté presque virile, avec l'orgueil, du moins, de ne pas montrer aux étrangers, aux indifférents, l'agonie de son cœur.

On partit pour l'église. La cérémonie fut longue.

Jeanne paraissait plus calme. Une sorte de résignation lourde s'était emparée d'elle. Elle sentait que c'était fini, qu'il n'y avait plus à lutter, plus à espérer. Elle ne voyait, elle n'entendait rien ; mais elle se tenait immobile et presque froide, prise d'une torpeur étrange et comme d'une sorte d'insensibilité.

L'église était littéralement bondée de monde.

Enfin, elle sentit que le comte lui passait l'anneau de mariage au doigt.

On se leva, on se dirigea vers la porte de sortie en suivant la grande nef. Jeanne marchait d'un pas automatique. Tout à coup, elle tressaillit, s'arrêta, les yeux fixes et démesurément ouverts, les lèvres aussi blanches qu'un marbre blanc.

Un homme, aussi pâle que la malheureuse jeune fille, les yeux creux, le visage ravagé et dévasté par la fièvre et le désespoir, se tenait là, debout, dans l'ombre d'un pilier.

C'était Robert Dauray !

Le juge d'instruction, qui ne pouvait quitter Jeanne des yeux, avait vu son regard, en avait suivi la direction. Il comprit tout.

— Elle aime cet homme ! pensa-t-il.

— Qu'avez-vous, madame ? demanda le comte surpris de l'aspect de sa femme.

Jeanne ne répondit rien et tomba sans connaissance, soutenue par son mari et par Andrée qui marchait derrière elle, et qui avait également reconnu Robert.

QUATRIÈME PARTIE—LA NUIT DE NOCES

I.

— Ma chère mère.

— Quand tu recevras cette lettre, je t'aurai causé la douleur la plus cruelle qu'un fils puisse causer à sa mère.

— Pardonne-le-moi. J'ai lutté autant que j'ai pu. J'ai lutté jusqu'au bout.

— Mais tout est consommé, ou le sera dans quelques instants ; et il y a des épreuves au-dessus des forces humaines. Est-ce ma faute, après tout, si j'ai hérité de toi une nature tendre et passionnée ? Si, pour moi, la vie du cœur est toute la vie ? C'est toi que mon désespoir va frapper le plus terriblement, et, pourtant, c'est toi qui me comprendras le mieux.

— Peut-être, mourras-tu de ma part. Mais, je le sais, tu ne me maudiras pas ! Tu trouveras dans la sainteté et l'élévation de ton âme, même au milieu des angoisses de l'agonie que je te prépare, assez d'indulgence pour me plaindre, assez de bonté pour me pardonner et m'aimer encore, malgré le crime que je vais commettre contre toi !

— Je sors de l'église. Tout est fini ! Jeanne est mariée ! Elle a épousé le comte Gérard de Noiville.

— Je savais depuis longtemps que cela devait être, que cela serait ! Depuis longtemps j'attendais cette épouvantable épreuve, me jurant à moi-même, te jurant, à toi aussi, que j'aurais la force de la supporter. Je l'aurais voulu.

— Oh ! si j'avais pu arracher mon cœur de ma poitrine, je ne pouvais arracher cet amour de mon cœur ! Combien j'envie tous ces gens qu'on rencontre partout, et qui aiment froidement, quand ils aiment ! par hasard, où, plutôt, quand ils croient aimer ! Tous ces être pour qui une femme n'est qu'un objet de luxe, de vanité ou de plaisir, qui ne s'oublient jamais eux-mêmes, qui mettent toujours au-dessus de tout le soin de leurs propres intérêts ou l'admiration de leur propre personne.

— Mais je ne suis pas ainsi. Quand je me donne, je me donne tout entier, sans réserve, sans arrière-pensée, sans calcul ! Je ne suis plus à moi : Je suis à celle que j'aime, à celle que j'aime ! A moi-même, il ne reste plus rien de moi-même !

— Je lui ai donné tout. Elle a tout pris. En le perdant, c'est moi que je perds ; et, ne pouvant vivre d'elle et par elle, il faut bien que j'en meure ! Depuis que je suis au monde, j'ai toujours été ainsi !

— Je puis te l'avouer, à toi qui me connais si bien et qui ne me trouveras pas ridicule d'être ainsi fait, étant faite ainsi toi-même ; à toi dont la vie peut se résumer en deux amours : L'amour que tu portes à mon père, ton mari ; l'amour que tu portes à ton fils.

— Les autres se moqueraient de moi, hausseraient les épaules, me trouveraient fou ou niais. On n'aime pas tant que ça ! penseraient-ils, eux qui n'ont jamais aimé. On est toujours maître de soi ! Une femme de perdue, dix de retrouvées. Est-ce qu'il manque de jolies filles et de complaisantes ?

— Moi je suis bâti d'autre sorte. J'ai bien essayé pourtant de me faire une raison, de demander au travail l'oubli et la consolation, de devenir ambitieux, de devenir ce qu'on appelle raisonnable ! J'ai voulu demander à ma carrière de médecin la force de fixer mon esprit sur d'autres idées. Je n'ai pas pu !

— Auprès de mes malades, c'est à " elle " que je pensais ! " Elle " se dressait à tous les chevets où je m'asseyais, s'interposant entre moi et celui que j'interrogeais. Je regardais, et c'était " elle " que je voyais. On me parlait, et c'était " elle " que j'entendais.

— Depuis un mois, j'ai renoncé à mon travail, abandonné ma clientèle, et je n'ai point de fortune, tu le sais, pauvre mère ! qui as sacrifié tout ton faible avoir à mon instruction. Ce serait, dans six mois, la misère pour moi, pour toi !

— Mon Dieu ! que je suis malheureux !

— Encore, si celle que j'aime était indigne de moi, ou ne m'aimait pas ! Le mépris, la colère me donneraient, peut-être, la force de briser le lien qui m'attache à elle. Mais, non, tu le sais, chère mère, Jeanne est un ange ! Elle m'aime, comme je l'aime, non tout à fait autant, peut-être, parce qu'elle est jeune, inexpérimentée de la vie, parce qu'elle a dix-huit ans, tandis que moi j'en ai trente, et que les grandes passions ne sont pas, quoi qu'on en dise, de la jeunesse, mais de l'âge mûr. Il faut avoir vécu, connaître la vie, être arrivé au complet développement de soi-même, pour que la passion soit complète elle-même.

— Mais, enfin, elle a pour moi tout l'amour, toute la passion qu'une jeune fille de son âge et de son éducation peut avoir. Et je pleurais des larmes de sang, en voyant sa pâleur, son air abattu, désespéré, pendant la cérémonie qui vient de l'unir pour toujours à ce comte de Noiville.

— J'étais là, dans l'église. Elle m'a vu. Elle s'est évanouie.